

# LA PEUR DU BOUDDHISME AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

à propos de :

***Le culte du néant.  
Les philosophes et le Bouddha.***

de **Roger-Pol DROIT**

Éditions du Seuil, 1997.

Le bouddhisme bénéficie actuellement, dans les pays occidentaux, d'un certain courant de sympathie. Plus qu'une religion, on le considère souvent comme une philosophie qui prône un certain détachement et cherche à guérir de tous les tourments suscités par l'existence ; une sagesse, en quelque sorte. Or, le XIX<sup>e</sup> siècle a vu, parfois avec effroi, la doctrine du Bouddha comme l'expression d'un désir d'anéantissement et d'une fascination pour la destruction. De quoi effectivement faire peur ! Le bouddhisme n'allait-il pas saper les bases de la société et de la morale ? Pourtant, progressivement, l'image du Bouddha se transforma pour apparaître plus inoffensive vers la fin du siècle dernier, avant de séduire nos contemporains. Ce sont les premiers temps de cette réception du bouddhisme, principalement de 1820 à 1890, que nous raconte Roger-Pol DROIT dans ce livre à la fois riche et limpide (voir sommaire p. 5).

Il faut d'abord se rappeler que la découverte occidentale de la doctrine du Bouddha est relativement récente. La fin du XVIII<sup>e</sup> siècle voit bien se développer les études indiennes et la philologie sanskrite, mais il faut attendre le début du XIX<sup>e</sup> siècle pour que l'on puisse, à partir de la traduction des textes disséminés en Asie, reconstituer l'enseignement du Bouddha et y voir une doctrine spécifique (le mot « bouddhisme » n'apparaît que vers 1820). Avant cela, le Bouddha était vu comme une idole aux contours mal définis émergeant du « monde primitif » et assimilé de façon confuse à d'autres divinités. Or, autant l'Inde et le brahmanisme avaient fasciné et attiré l'Occident romantique, autant le bouddhisme, après sa « découverte », parut hideux et provoqua la consternation.

En Allemagne, c'est HEGEL (1770-1831), le premier, qui définit le bouddhisme comme une religion où l'homme devait se faire néant pour retourner à ce néant d'où tout proviendrait. Les spécialistes de l'Orient

Ceci est la version papier d'une page publiée sur le site web de

**REVUE DE LIVRES**

<http://assoc.wanadoo.fr/revue.de.livres/>

Abonnements et commentaires sont les bienvenus à l'adresse suivante :  
[revue.de.livres@wanadoo.fr](mailto:revue.de.livres@wanadoo.fr)

avaient pourtant mis en garde contre une telle interprétation en soulignant la distinction entre *nirvâna*, traduit par « calme profond », et anéantissement. Mais pour Hegel, l'association du bouddhisme et du néant n'était pas complètement négative, car dans son système le néant était l'équivalent de l'« Être pur », de l'Être libre de toute détermination. Il n'était donc pas question de faire ici du néant le contraire absolu de l'Être, mais de l'identifier à l'Être indéfini. Il en résulta que le bouddhisme n'était pas athée pour Hegel : Dieu était certes néant, mais au sens où il était l'Être absolument indéterminé. Ainsi, le bouddhisme ne représentait en rien à ses yeux l'anéantissement de tout ce qui existait. Pourtant, c'est dans ce sens que les propos du philosophe, détachés de leur contexte, allaient être interprétés.

En France, c'est à partir des travaux d'Eugène BURNOUF (1801-1852) que commença véritablement la peur du bouddhisme. Pourtant, ce savant qui a considérablement fait progresser les études bouddhistes ne peut être tenu pour responsable du déchaînement qui suivit. Son analyse du bouddhisme penchait, certes, vers la thèse d'un culte du néant. Mais son propos était mesuré : il laissait place à la circonspection et appelait une étude plus approfondie. Pourtant, cette prudence ne fut pas respectée et le Bouddha se vit transformé par ses lecteurs en épouvantail nihiliste. On assista alors à une véritable levée de boucliers contre cette « menace » orientale. Le bouddhisme fut taxé d'erreur monstrueuse, de religion repoussante, de doctrine absurde et de système hideux... Aucune injure ne lui fut épargnée. En identifiant Bouddha à Satan, les catholiques se convainquirent même de la nécessité de retourner évangéliser cet Orient dont le culte du néant défiait tout bon sens et risquait de venir saper les bases de la société.

Les philosophes français emboîtèrent le pas. C'est d'ailleurs Victor COUSIN (1792-1867), l'un des plus influents, qui créa l'expression « culte du néant » pour désigner le bouddhisme. Il fut l'un des premiers à être convaincu de l'existence en Inde de textes véritablement philosophiques. Aussi aurait-on pu s'attendre de sa part à un accueil plus chaleureux du bouddhisme. Mais l'idée d'anéantissement le perturbait. Il lui était incompréhensible que l'on puisse avoir pour visée unique de n'être plus rien. Le désir ne pouvait vouloir sa propre suppression. Ainsi, malgré son intérêt pour les philosophies orientales, il ne cessa de condamner cette « anti-religion » qu'était à ses yeux le bouddhisme. Son disciple, Barthélemy SAINT-HILAIRE, autre grande figure de l'université française, le suivit dans cette condamnation. À la fois convaincu que le bouddhisme n'était qu'un culte du

néant et qu'un être humain ne pouvait pas désirer le néant, il en vint à mettre en doute l'appartenance des bouddhistes à l'espèce humaine !

Un auteur comme Arthur de GOBINEAU (1816-1882) n'était pas en reste. Pour ce dernier, le mélange des races par métissage engendrait la dégénérescence des races supérieures et devait inéluctablement conduire l'humanité au néant. Or, à ses yeux, les bouddhistes ne voulaient pas seulement supprimer les castes brahmaniques, mais se proposaient d'anéantir toute structure hiérarchique dans la société. Aussi le bouddhisme ajoutait-t-il au néant racial de l'avenir, la menace d'un néant social.

Face à ce rejet généralisé du bouddhisme en cette première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, se dresse la figure d'Arthur SCHOPENHAUER (1788-1860). Loin de voir dans la doctrine du Bouddha autre chose qu'un culte du néant, ce dernier en fit l'éloge justement parce qu'elle prônait un tel culte. C'est que, pour un pessimiste comme Schopenhauer, le vouloir-vivre de chacun de nous est absurde et ne peut qu'apporter des souffrances : il engendre toujours de nouveaux besoins qui ne peuvent jamais être complètement satisfaits. C'est pourquoi il estime qu'il faut renoncer au désir de prolonger l'existence et retrouve ainsi dans la bouddhisme certains thèmes de sa philosophie pessimiste.

Si, du vivant de Schopenhauer, rares furent ceux qui n'étaient pas saisis d'effroi par le bouddhisme, les années qui suivirent sa mort (à partir de 1860) virent l'image de cette religion orientale devenir progressivement plus inoffensive. Pour Hippolyte TAINÉ (1828-1895), par exemple, le bouddhisme n'avait rien d'effrayant. Certes, à ses yeux, il existait bien un culte du néant, mais cette religion se caractérisait avant tout par sa compassion. Cette lecture était novatrice, puisqu'elle permettait un rapprochement avec le christianisme, même si l'amour chrétien lui paraissait « plus mesuré et plus sain ». Son appréciation du bouddhisme demeure tout de même ambiguë : s'il voyait en lui un facteur de paix et de sérénité, c'était au détriment des forces vitales et des capacités créatives.

NIETZSCHE (1844-1900) aussi considérait que le bouddhisme n'était pas favorable au développement du pouvoir créateur des individus. Or, pour ce philosophe, il incombait justement à toute personne de développer sa puissance créatrice. Cela impliquait de dire « oui » à la vie dans sa totalité, douleurs comprises. Aussi n'était-il pas question de préférer l'indolence à l'action, la paix au conflit ou le renoncement à l'esprit de conquête. Le bouddhisme ne pouvait donc apparaître à Nietzsche que comme un signe de faiblesse. Certes, il n'était pas à condamner complètement : une doctrine qui

ne parlait pas d'au-delà et de transcendance faisait preuve de beaucoup de lucidité. Il n'en demeure pas moins qu'aux yeux de Nietzsche le bouddhisme, comme le christianisme, était une entreprise de négation de la vie. Aussi regrettait-t-il que l'on subisse son influence.

Et effectivement en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle, quelques écrivains, influencés par Schopenhauer, s'ouvrirent à la doctrine du Bouddha. Pris de mélancolie, ils se retrouvaient dans cette doctrine qui prônait un certain renoncement face à la vie. Le bouddhisme en perdit sa figure effrayante. On oublia même le néant. Puis les études savantes ayant par ailleurs bien progressé, plus personne ne vit le bouddhisme comme un culte du néant. Le XIX<sup>e</sup> siècle arrêta enfin de se faire peur...

Voici, esquissées très sommairement, les grandes articulations de la constitution de ce « bouddhisme imaginaire » tel que nous le retrace en détail Roger-Pol Droit dans ce livre fort instructif. L'Europe ne comprit pas tout de suite que le bouddhisme n'était pas l'anéantissement de l'âme, mais son calme profond, sa parfaite apathie. Elle confondit silence et négation, suspension et refus, ou encore abstention et destruction. À moins, comme le suggère Roger-Pol Droit dans sa conclusion, qu'elle n'ait pas voulu comprendre. Après tout, cette image du bouddhisme n'était-elle pas l'image que l'Europe se donnait d'elle-même sans se l'avouer ? Ce dont elle prit peur, c'était de sa propre dissolution. Elle se voyait devenir une société sans Dieu, sans classes, sans énergie vitale. L'image de son propre chaos la hantait. Aussi tenta-t-elle de conjurer les forces négatives qui la travaillaient en s'inventant un bouddhisme à la mesure de ses phobies...

Thomas LEPELTIER,  
le 15 octobre 1998.

## **Sommaire**

Introduction : Le sens d'une erreur

**Première partie : La naissance (1784-1831)**

1. L'idole sans visage
2. « Bouddou », « philosophe distingué »
3. Un monde émerge
4. « Le néant des bouddhistes »

**Deuxième partie : La menace (1832-1863)**

5. Effroi français
6. Francfort et le Tibet
7. Classes noires et gens perdus
8. La fin du genre humain

**Troisième partie : Le déclin (1864-1893)**

9. L'invention de la faiblesse
10. Le temps du pessimisme

**Conclusion : Un laboratoire caché**

**Annexes :**

Bibliographie chronologique abrégée des publications  
orientalistes consacrées au bouddhisme entre 1800 et  
1890

Autres sources bibliographiques :

- Principaux textes philosophiques du XIX<sup>e</sup> siècle relatifs  
au bouddhisme
- Orientation bibliographique générale

Index des noms d'auteurs

368 pages

ISBN 2-02-012507-2

140 FF (1998)